

*Les subsides*

l'impression qu'il nous reste beaucoup de temps pour y répondre.

En marchant avec ces jeunes samedi, je leur ai parlé de chômage, de l'avenir des armes nucléaires, de leur propre avenir, de la possibilité qu'ils se marient et des enfants qu'ils espèrent avoir. J'ai senti chez tous un désespoir muet sur leurs perspectives d'avenir.

J'ai aussi eu samedi une conversation intéressante avec un jeune agriculteur de la Saskatchewan que je connais depuis quelques années. Il est marié et il a sa propre exploitation. Au printemps et à l'été, il doit engager un homme de plus. Cette année, il a jugé qu'il n'était que juste, à cause du grand nombre de jeunes chômeurs dans sa région, d'annoncer dans un journal local qu'il avait besoin d'un jeune homme qui passerait l'été à travailler avec lui dans sa ferme. Il n'avait jamais fait paraître d'annonce auparavant, mais il a cru que c'était nécessaire cette année. Il a été inondé de réponses de jeunes hommes forts, vigoureux, vaillants et énergiques qui voulaient l'emploi. Il a pu en engager un en quelques heures. Après, les candidats pour cet emploi unique n'ont pas cessé d'affluer. Ce matin-là, on a frappé à la porte. Un jeune homme était venu à bicyclette de la ville qui était quand même à plusieurs kilomètres; il transpirait beaucoup et il était extrêmement fatigué et il a tout simplement demandé s'il pouvait avoir l'emploi. Le jeune agriculteur n'a pu que lui répondre qu'il avait déjà embauché quelqu'un. Le couple et le jeune homme ont donc pris une tasse de café et la femme de l'agriculteur lui a demandé s'il voulait qu'elle le raccompagne en ville, car elle devait s'y rendre. Le jeune homme lui a répondu qu'il rentrerait plutôt en bicyclette, car il n'avait rien d'autre à faire.

● (1650)

Le jeune homme, monsieur le Président, est le symbole de milliers, qui deviennent maintenant des millions, de jeunes Canadiens.

Le même jour, mon adjoint s'est mis en rapport avec Simon Johnson, le président du Syndicat de l'Université de la Saskatchewan, qui lui a dit que seul le tiers des étudiants en commerce et génie seraient convoqués à une entrevue comme candidats à un emploi cette année et que, sur ce nombre, certains d'entre eux n'en décrocheront pas. Lui-même, représentant un syndicat d'étudiants dont les rangs ont énormément grossi depuis un an, était en proie au même désespoir muet dont j'ai parlé précédemment. Il se demandait ce qui allait leur arriver, ce qui allait se passer, quel serait leur avenir. Parmi les vernis, ceux qui finissent par décrocher un emploi, rares sont ceux qui en obtiennent un qu'ils se jugent aptes à occuper.

Pour les jeunes, un dilemme se pose. Ils n'ont pu obtenir un emploi l'année dernière ou il y a deux ans; et qu'ont-ils fait alors? Beaucoup d'entre eux ont jugé que, puisqu'ils étaient jeunes, qu'ils avaient la possibilité de prendre cette décision qu'ils pouvaient profiter d'une bonne université et d'excellents établissements d'enseignement dans d'autres domaines, il valait mieux pour eux poursuivre leurs études pendant un an

ou deux de plus pour parfaire leurs connaissances. Cette décision a cependant eu des conséquences pour l'université. La population étudiante a grossi de façon importante.

Il y a quelques mois, j'ai rencontré des représentants du corps enseignant de l'Université de Saskatchewan qui se demandaient ce qu'il allait advenir de l'université. Ils m'ont dit que, d'une part, ils avaient trop d'étudiants et que, d'autre part, leur budget était réduit. Le programme d'austérité du gouvernement et ses répercussions sur les paiements de transfert aux provinces en matière d'enseignement ont réduit les fonds accordés à l'université. Les professeurs doivent enseigner à des classes plus importantes avec moins d'argent que précédemment. Il s'agit donc d'une impasse.

Les jeunes retournent à l'université pour se perfectionner, mais les universités qui ont déjà trop d'étudiants sont littéralement congestionnées. Devant cet état de choses, l'association des facultés craint que la qualité de l'enseignement et de la formation universitaire en général en souffre et que les professeurs formés au fil des ans ne soient forcés, à cause de leur charge de travail, de lancer sur le marché du travail des étudiants mal préparés à faire face aux problèmes fort complexes qui les attendent.

Je crois que ce problème déborde largement nos frontières. Quand le ministre a pris la parole à ce propos tout à l'heure, je lui ai demandé, dans l'optique des perspectives que nous réserve l'avenir, si on avait fait un parallèle entre le problème du chômage chez les jeunes Canadiens et le problème de l'emploi dans le monde si on s'était demandé comment ils allaient faire pour s'adapter à un monde dont la très grande majorité a moins de 25 ans. Je ne sais pas au juste à combien s'élève la population mondiale à l'heure actuelle, mais je sais fort bien que la très grande majorité a moins de 25 ans. Par conséquent, nos problèmes ne sont qu'une partie des problèmes qui existent dans le reste du monde.

Or, quand on envisage sérieusement de prendre des mesures pour régler les problèmes de nos jeunes qui devront faire face à une situation aussi difficile, il faut aussi tenir compte de ce qui se passe ailleurs dans le monde. A moins d'envisager nos problèmes sous cet angle, c'est-à-dire dans une optique planétaire, au lieu de les régler au fur et à mesure qu'ils se présentent en parant au plus pressé, nous ne trouverons pas de solution. Il faut donc absolument que nos futurologues se penchent sur ce qui se passe partout dans le monde pour voir comment nous nous situons par rapport à la communauté internationale. Sans cela, nous ne trouverons pas de solution à nos propres problèmes.

Ce n'est pas pour rien que les évêques catholiques du Canada ont senti le besoin d'exposer les principes dont il fallait s'inspirer pour dénouer notre crise économique. Ils ont dit, en gros, que tout homme avait droit au travail et qu'il fallait pouvoir exercer ce droit pour s'épanouir. Ils ont dit que l'essence même de la vie humaine de nos jours reposait sur le droit de travailler et de s'épanouir dans son travail.